

16° Y²
23910

10

JEAN DESPORTES

**LES DERNIERES
LUEURS DU SOLEIL**

ROMAN

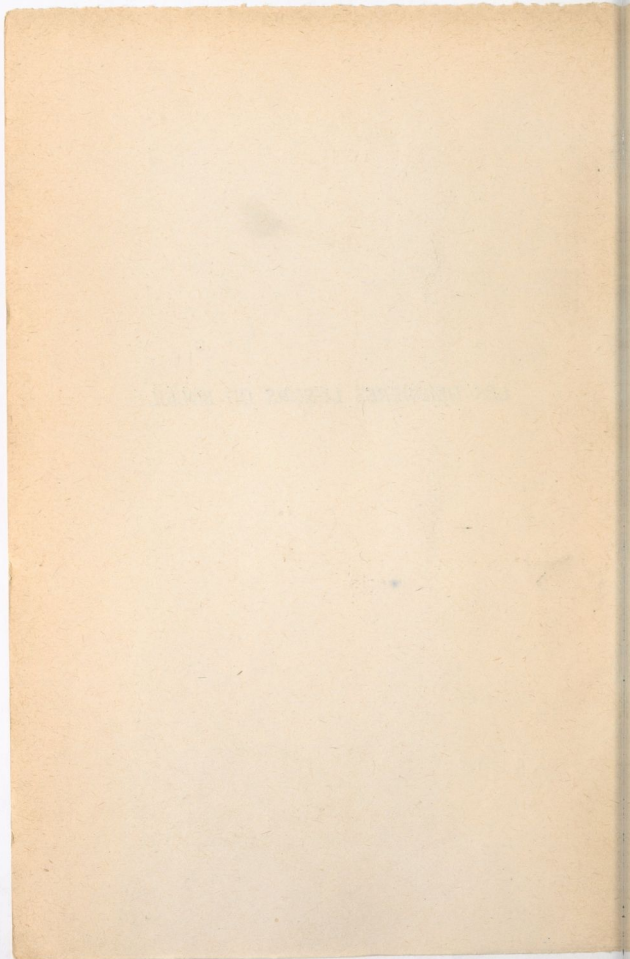


LES PARAGRAPHES
LITTERAIRES DE PARIS

LES DERNIERES LUEURS DU SOLEIL

16° 42
23910

DL-28 2 1961-03609



JEAN DESPORTES

**LES DERNIERES
LUEURS DU SOLEIL**

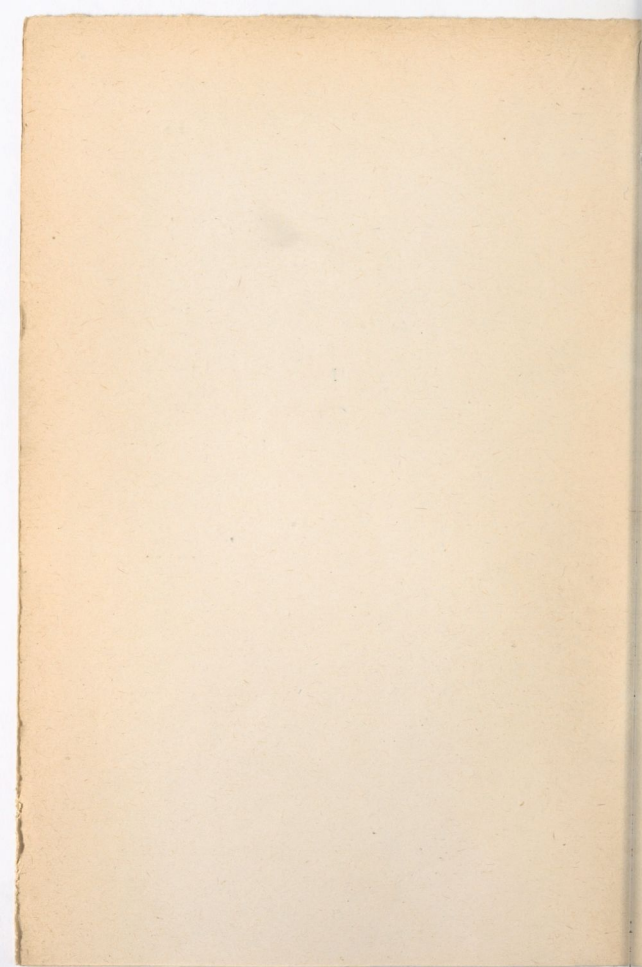
ROMAN



LES PARAGRAPHES
LITTERAIRES DE PARIS
29, RUE BOYER PARIS-XX'



I



Dès la sortie de la gare d'Austerlitz, Paul Nicolais se sentit à nouveau happé par Paris. Il se dépêcha de retirer son Vélosolex à la consigne de la gare, fixa sa valise sur son porte-bagages et décida de voir si Paris avait beaucoup changé en quinze jours.

Il prit le chemin des écoliers pour rentrer au lycée. Il traversa la Seine, suivit un moment l'avenue Ledru-Rollin et, obliquant dans un dédale de petites rues sales qu'il ne connaissait pas, il déboucha place de la République. En remontant les boulevards, il fut stoppé par des feux rouges. Un pied sur la pédale de son vélomoteur, l'autre à terre, il regardait les gens qui passaient. Paris n'avait pas changé. Il retrouvait son odeur de poussière, de vapeurs d'es-

sence et de vieilles maisons. Il remarqua que les terrasses des cafés étaient pleines de monde.

On était à peine à la fin d'avril ; déjà, les femmes avaient mis leurs robes légères ; Paul distinguait l'ourlet de leurs culottes qui faisait un V sur leurs fesses, et la bosse de leurs jarretelles, en haut de leurs cuisses. Il les imaginait vite à moitié déshabillées ou complètement nues.

— Y a de l'amour dans l'air ! dit-il tout haut.

Au carrefour de Richelieu-Drouot, il leva les yeux et vit un énorme dessin de Brenot pour des sous-vêtements féminins. Au-dessus des cinémas, des affiches représentaient des filles aux poitrines tendues et aux robes entr'ouvertes, entourées de cow-boys ou de soldats.

— Il faudra que je descende un soir du côté de la rue Saint-Denis, se dit Paul. Il y a toujours des petites de dix-huit ans qui paraissent innocentes et qui sont, en réalité, d'un vicieux...

Il longea la Seine et arriva au Châtelet. Il fallait qu'il s'arrête d'abord chez son correspondant, M. Ferratois. Paul était pensionnaire au lycée Louis-le-Grand ; c'était Ferratois, un ancien camarade de régiment à son père, maintenant commissaire principal de police du cinquième, qui était son correspondant et qui répondait de lui pendant ses journées libres à Paris.

Paul était satisfait du choix de ses parents. Le commissaire était jovial ; il était tout le temps parti par monts et par vaux et sa femme Marcelle restait seule à s'ennuyer dans son appartement ; ils n'avaient pas d'enfants. Paul déjeunait le jeudi et le dimanche

chez les Ferratois et passait presque toujours ses après-midi avec eux. Le dimanche, ils allaient tous les trois au théâtre (le commissaire avait des fauteuils d'orchestre dans la plupart des salles) ; le jeudi, dès son déjeuner achevé, Ferratois repartait à son bureau, et, à trois heures, Marcelle et Paul étaient au lit et faisaient l'amour.

Avoir une maîtresse de quarante ans, c'était ça qui était chic ! Paul était fou de Marcelle. Dès ses premières visites chez les Ferratois, il avait bien vu que lorsqu'il parlait à Marcelle, elle le dévisageait d'un air bizarre. Elle portait presque toujours des pull-overs collants qui montraient la forme de sa poitrine ; il avait remarqué que ses seins remontaient très haut, comme s'ils avaient été tirés par un soutien-gorge trop serré.

— Elle a des nichons splendides, pensa-t-il.

Le jeudi, il s'asseyait dans un fauteuil du salon et lisait *Cinémonde* ; une fois, le téléphone avait sonné ; l'appareil était juste derrière lui, contre le mur. Marcelle était arrivée en courant et avait dit :

— Ne bouge pas, Paul, je vais le décrocher.

En se penchant au-dessus de lui pour prendre l'écouteur, sa poitrine avait effleuré ses cheveux. Elle avait dû, même, rester quelques secondes sans pouvoir démêler les fils de l'appareil, car il avait senti la masse de chair douce qui appuyait sur sa tête. Le coup de téléphone avait été une conversation banale entre Marcelle et une de ses amies qui devait venir prendre le thé ; ça avait été si long que Marcelle avait finalement posé une fesse sur le

bras de son fauteuil. Elle s'était balancée un moment, puis elle avait glissé.

— Ouh ! Je tombe !... Je ne sais pas où je vais ! avait-elle fait sans ôter l'appareil de sa bouche.

Paul s'était retrouvé avec Marcelle sur les genoux, une Marcelle qui se trémoussait et continuait à bavarder, comme si rien ne s'était passé.

— Mais oui, Danièle ! Prends-moi vendredi !... Nous irons boulevard Saint-Honoré voir les dernières nouveautés... Il paraît qu'il y a des bibis sensationnels...

Paul n'avait pas fait attention à la suite de la conversation, mais, avec ses mains, il avait délicatement entouré la poitrine de Marcelle ; longtemps il l'avait caressée ; il l'avait sentie frémir sous le pull-over ; il écoutait le crissement de la laine sur le satin du soutien-gorge, c'était un bruit à vous damner... Ensuite, tout avait été très vite. Marcelle avait reposé le téléphone, s'était tournée vers lui et lui avait pris la bouche. Elle la lui avait dévorée, au point qu'il avait envie de lui dire :

— Oui, c'est bien, mais je préfère continuer par autre chose...

C'était elle qui avait retroussé sa jupe noire (en 1949, les Parisiennes portaient des petites jupes noires assez serrées) et qui avait conduit sa main vers des endroits chauds.

— Viens, petit Paul... viens m'aimer...

Paul n'avait pas osé lui dire que, sur ces choses-là, il n'avait que des notions théoriques et qu'en fait il ne savait pas très bien comment on devait faire. Elle l'avait entraîné vers son lit et, là, elle s'était

J U S T I F I C A T I O N
D E
L' E D I T I O N O R I G I N A L E

5 exemplaires numérotés de 1 à 5
25 exemplaires numérotés de 6 à 30

Achévé d'imprimer
à Paris

Septembre 1960

sur les presses de J. Millas-Martin

Tous droits réservés pour tous pays.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

